

AILLEURS

par

Serge Muscat

C'est avec dans la bouche les dernières saveurs du chocolat chaud que je descendis les marches qui menaient à l'autre rue, là où résidaient les modestes bureaux dans lesquels je travaillais. C'est alors que je croisai Clark. Il me fit un signe de la main et vint à ma rencontre.

_ Chris! Comment vas-tu?

_ Clark, oh tu sais...je ne me sens pas très en forme. J'ai même l'impression que tout va mal. Et toi? Où en es-tu avec ton travail?

_ Il me reste quelques dossiers à classer et ensuite je pourrai me consacrer à autre chose... J'ai pris du retard ce mois-ci.

_ Quant à moi, il faut que je prenne des vacances car je sens que ça ne va plus. Je vais prendre dix ou quinze jours, je ne sais pas encore exactement.

Après avoir échangé quelques propos, nous allâmes nous asseoir à la terrasse d'un bar et nous commandâmes un café bien fort afin de secouer les premières grandes idées de la journée. Je savais très bien que si je n'allais pas au bureau, quelqu'un me remplacerait. Et cette pensée se

diffusait soudainement dans mon être tout entier à la façon d'un liquide coulant par mille petits orifices.

Tout en buvant mon café, j'avais donc annoncé à Clark la décision de prendre cette semaine de congé. Il avait écouté mes propos avec une certaine surprise pour dire ensuite:

_ Après tout, tu as raison. Pourquoi te priverais-tu de cette journée que tu peux prendre.

*

Une fois revenu chez moi, j'avais téléphoné à mon patron pour le prévenir de mon absence. Et chose étonnante, il avait approuvé mon choix avec beaucoup de bienveillance.

Je dressai mentalement la liste des choses à faire dans l'appartement. Il n'y avait que désordre partout. C'est sous une pyramide d'objets insolites qu'il me fallut trouver mes affaires. Dans la cuisine s'entassaient les assiettes et les bols comme sur les étagères des marchés. Sur mon bureau s'étalait une impressionnante masse de papiers parmi lesquels on pouvait trouver des quittances, des lettres d'amis, des feuilles de contrats divers et une multitude d'autres papiers venus du monde entier.

Après une heure de rangement tout semblait à peu près en ordre. Essoufflé, je contemplai le fruit de mon travail. L'appartement présentait un nouveau visage. Les plus profondes rides du désordre avaient disparu

pour faire place à un nouveau désordre que l'on appelle paradoxalement ordre. Je décidai alors de m'assoupir quelques instants afin de réfléchir à mes projets.

*

Tout est prêt. J'appelle un taxi par téléphone. Le chauffeur m'emmène à la gare de Lyon.

Quai. Wagon. Je monte et prends place. Installé confortablement, je laisse couler les minutes. La sirène retentit.

Lentement le train démarre. Je laisse errer mon regard de l'autre côté de la vitre. Le voyage va durer quatre heures. Et je sais que durant ce temps mon esprit vagabondera de paysage en paysage, de projet en projet.

Le train file à plus de deux cents kilomètres à l'heure en fendant l'air comme une flèche effilée.

Une hôtesse apporte des rafraîchissements. Tout en poussant un petit chariot, elle propose à chacun de l'eau minérale, des jus de fruits ainsi que des petits biscuits. Je prends une bouteille d'eau minérale ainsi que du thé chaud avec des biscuits.

Tout en buvant mon thé, j'observe le paysage par delà l'épaisse vitre du compartiment. De grandes étendues de céréales se déploient devant

mes yeux. La beauté du paysage se déverse en moi comme l'eau d'un arrosoir dans un pot de fleurs.

A chaque gorgée prise je pense à Sonia. Où peut-elle bien être en ce moment précis. Me revient à l'esprit l'odeur de sa peau, avec ses seins ronds comme les joues d'une enfant. Elle me manque terriblement. Je voudrais qu'elle soit là, avec moi.

L'existence m'apparaît alors soudainement comme dépourvue de signification. Tout en réfléchissant, je positionne ma propre vie sur l'échelle de l'histoire humaine. Alors monte en moi une profonde et irrésistible envie de rire jusqu'à en perdre haleine.

Le compartiment est silencieux. Presque trop silencieux. Silence identique à celui qui émane des êtres intelligents. Nous roulons probablement à présent à plus de deux cent cinquante kilomètres à l'heure. Nous traversons d'immenses plaines que rien ne semble pouvoir troubler.

L'hôtesse passe une nouvelle fois dans le compartiment. Je prends une autre bouteille d'eau minérale. Elle m'offre une petite serviette rafraîchissante imbibée d'eau de toilette puis s'occupe du voyageur suivant. Je me cale confortablement sur mon siège puis fais le vide dans mon esprit. Rapidement le sommeil me gagne...

*

« ... monsieur, monsieur, réveillez-vous, nous sommes arrivés! » prononce une femme dont le visage se trouve à trente centimètres de mon nez. Puis elle reprend: « nous sommes entrés en gare monsieur ». Je mets en branle les muscles de mon corps et me dégage du siège qui m'aspire comme une ventouse. Sans penser à regarder par la fenêtre, je prends mes affaires déposées sur le rayonnage situé juste au-dessus de moi. Il ne reste plus que deux personnes dans le wagon. Je me dépêche alors de sortir en traînant péniblement derrière moi ma valise à roulettes. Je descends la première marche du train puis observe le quai.

Oui... ce quai ne m'est pas inconnu. Je réfléchis durant un bref instant et réalise soudain: je suis à la gare de Lyon.